

Jean-Louis Rinaldini

## L'ex-stase du temps

*La logique du signifiant "lacanien" nous conduit à abandonner la représentation du processus analytique en référence à un temps discontinu, mais aussi celle à un temps linéaire, qui maintient l'analyse dans l'illusion d'un travail d'archéologue. Il ne s'agit pas de nier l'importance du passé. Le « passé » compte, dans une vie, pour le sens qu'il donne aux contraintes du présent, et, dans une analyse, parce que en parler, voire même croire en son effectivité, est l'occasion de nouer le lien du transfert jusqu'à permettre qu'une parole se dise qui modifie les contraintes du présent. Mais envisageons plutôt par la logique du signifiant qu'introduit Lacan que l'analyste est un terrassier, ou un architecte d'aménagement urbain : il n'a pas affaire au temps d'une vie, mais à l'espace d'une structure ce qui convie à une autre approche du temps.*

**L**e rêve, déjà, avait appris à Freud que le temps n'est pas ce qu'on dit de lui. Il n'est pas irréversible, il ne suit pas son cours, lent tel le fleuve, comme le veut la tradition, ou à toute allure, telle une flèche qui traverse l'espace, les deux images ayant en commun d'assigner une direction au temps. Le rêve, lui, tout à la fois régresse vers l'amont et galope vers l'aval. Il mêle les temps, les parcourt en tous sens, fait advenir des simultanités étranges, coexister des rythmes différents — il procède en accéléré ou dans un ralenti qui peut glacer d'effroi ou combler de beauté, il est signé aussi bien Mack Sennett que Bresson —, il donne vie aux morts, fait apparaître le disparu. Pour « délier » les représentations il faut d'abord que la déliaison s'exerce sur le temps. Mieux, sur le nœud du temps.

Mais dans la cure, tout analyste, va se trouver confronté à une expérience du temps différente de celle du rêve, qui nous contraint à penser ensemble l'existence d'un hors temps (l'inconscient), et de l'autre, le temps de la séance.

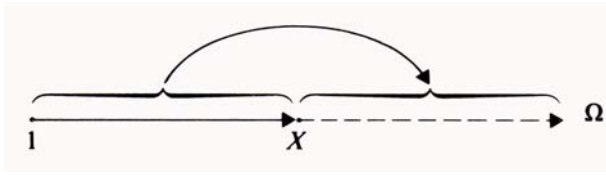
Que sont les catégories du signifiant, de l'Autre, de l'inconscient, du sujet, de l'interprétation, du corps à l'aune du temps de la cure ? Et de quelle conception de la cure parlons-nous ?

Je vous propose donc de déplier quelques conceptions de la cure qui nous serviront de fil rouge à notre réflexion.

### UNE PREMIÈRE CONCEPTION DE L'ANALYSE OÙ LA VÉRITÉ EST TOUJOURS SUPPOSÉE COMME UN SAVOIR.

L'idée du processus analytique peut se faire à l'aide de la représentation coutumière de la ligne du temps. Imaginons que le début d'une cure soit un temps X, et que l'histoire du patient se soit déroulée sous la forme d'une téléologie, dont le patient au temps X se conçoit comme étant le but, à partir d'un temps 1 qu'il pose, lui,

comme cause première. Ce temps 1 n'est pas nécessairement sa venue au monde, ni sa conception, plutôt le temps 1 de la chaîne causale censée aboutir à  $x$  ; 1 pourrait être, à ce titre ; un trauma parmi ceux que nous avons l'habitude de répertorier comme fantasmes originaires.



Du temps qui suit le temps  $X$ , celui de l'analyse, l'analyste ne connaît rien d'avance on peut dire que l'analyste a une idée du terme vers lequel une cure doit s'orienter : un temps  $\Omega$ .

Autrement dit, l'analyste ne connaît, au début d'une cure, soit en  $x$ , que son propre devoir. De plus nous savons que l'idée qu'il se fait du temps  $\Omega$  n'est pas nécessairement décisive quant à ce que sera la cure : une analyse peut aussi bien se dérouler à l'encontre de ce que l'analyste ainsi que l'analysant en attendent.

Mais revenons à cette première ébauche de diagramme. Nous serions dans le cas de figure où l'analyse est une activité mémorisante et spéculative, qui s'appuie sur une forme spécifique de répétition, organisée par le transfert. Si l'on définit celui-ci comme méprise, le temps de la cure permettrait en somme de revivre, dans le leurre, le passé ; et le leurre donnerait une chance de « corriger » le passé ainsi revécu : d'en combler les lacunes (mémorisation) et, en tenant compte de ces nouveaux souvenirs, de corriger la téléologie initiale, soit d'établir spéculativement une nouvelle chaîne de causalité finale. Cela jusqu'à modifier, en  $\Omega$ , le résultat final de la téléologie encore imparfaite, dont témoignait  $X$ . Reconnaissons que cette conception assez simple est une conception qui d'emblée est assez partagée.

On peut dégager deux lignes directrices ou deux variantes possibles dans une telle conception :

La première confond vérité et effectivité puisqu'il s'agirait de restaurer la téléologie effective, c'est-à-dire de combler les lacunes du déroulement dit réel des faits. Pensez à la représentation de la psychanalyse ou du « travail psychanalytique » qui est donné par exemple dans les films d'Hitchcock. Cette tentation reste en principe assez étrangère à la psychanalyse disons européenne ou « post freudienne » bien qu'il soit difficile de qualifier précisément ce terme. Je dis « en principe », parce qu'on peut trouver tout de même les échos d'un tel penchant dans la quête de documents et informations « précises » qu'entreprennent bien des patients auprès de leurs proches au début de la cure.

L'autre ligne pourrait se formuler ainsi : après tout pourquoi pas ? C'est-à-dire que l'on tiendrait pour acquis quelque chose de « vrai » : qu'il n'y a pas de téléologie effective, ou – si l'on préfère – pas de réel du sens, et l'on en tirerait la conséquence que, malgré tout et tant qu'à faire, même si on ne poursuit pas un souci d'adéquation entre savoir et vérité mieux vaut reconstituer l'histoire finalisée d'un sujet.

De par notre expérience ne pouvons-nous pas vérifier que ces deux lignes coexistent toujours ? Et que la première aboutit de fait à la seconde. Il est vrai que l'activité mémorisante et spéculative loin d'être

re sans effets, produit au contraire un véritable ravalement moiïque, comme on dit ravalier une façade, qui peut prendre allure de guérison : le sujet s'y découvre un sens. Qu'on pense aux effets « bénéfiques » et immédiats, parfois, du commencement d'une analyse, quand la parole du patient emprunte le chemin de la mémorisation téléologique. Ou encore, pour saisir ce qui peut être ici à l'œuvre, qu'on pense à la façon dont un obsessionnel peut se défendre contre l'angoisse par d'incessantes récapitulations de son emploi du temps ou de l'ordre historique de l'univers autour de sa personne.

Encore faut-il se demander comment il se fait que l'analyse puisse apparaître, ainsi de façon quasi immédiate, (« naturelle ? ») comme activité mémorisante et spéculative : c'est certainement parce que le gain de savoir qu'on y obtient est d'abord de l'ordre du souvenir si l'on veut bien accepter pour l'instant ce terme « gain de savoir », comme gain de savoir conscient, plus exactement le gain de connaissance.

Cette réponse introduit une question de plus. Car pourquoi, a priori, gagnerait-on, dans l'analyse, du savoir historique ?

Sans doute parce que dans notre culture, un sujet névrosé semble concevoir son identité sous la forme d'une histoire, ce qui est peut-être d'ailleurs, un mode spécifique de refoulement de son existence de Sujet. On peut trouver une autre raison par exemple dans le travail de Jean-Joseph Goux<sup>1</sup> montrant que le mythe d'Œdipe est un mythe irrégulier par rapport aux monomythes de ce type (les mythes d'investiture royale) et que si Freud choisit de le privilégier c'est sans doute parce que l'occident est Œdipien au sens de Hegel. En un mot : que c'est par la connaissance réflexive de soi, la conscience que l'homme a de lui-même comme esprit, que tout symbolisme est dissout pour faire régner la clarté du concept. C'est le « connais-toi toi-même » « pense par soi-même » qui prennent l'homme puis le moi, pour centre.

Mais il est aussi vrai que l'analyse, depuis ses débuts, n'est pas sans responsabilité à cet égard. Prenons un exemple dans un exemple clinique que nous avons travaillé ici il y a quelques années, le cas de « L'homme aux loups ».

Dans le schéma freudien, les représentations de mots viennent lier des représentations d'objets jusque-là éparses. C'est le fondement de la théorie de l'après-coup. Ce point clef de l'après-coup est très net dans l'exemple, célèbre entre tous, du fameux rêve de l'homme-aux-loups. Pressé par Freud d'achever son interminable cure, Sergueï Petrov Pankejeff raconte le rêve. Nous ne reviendrons pas ici en détail sur le récit onirique : qu'il nous suffise de rappeler que les multiples associations conduisent Freud à y lire l'angoisse de castration relative à une position sexuelle passive à l'égard du père, et à supposer l'existence d'une *Urszene* assez précise qu'il reconstitue dans une démarche que n'aurait pas désavouée Conan Doyle.

D'abord les indices :

« Mais si nous rassemblons les données de l'analyse parvenue à ce point, données dérivées du matériel fourni par le rêveur, nous posséderons, en vue d'une **reconstruction** à tenter, à peu près les fragments suivants :

« Un incident réel — datant d'une époque très lointaine — regarder — immobilité — problèmes sexuels — le père — quelque chose d'effroyable (*etwas Schreckliches*) ». <sup>2</sup>

Puis l'audace du chercheur intrépide :

1 Goux Jean-Joseph, *Œdipe Philosophe*, Aubier, Paris, 1990. Pour Hegel c'est Œdipe qui va faire passer de l'Égypte à la Grèce, qui va franchir l'écart qui sépare le symbolisme inconscient propre au moment égyptien du symbolisme conscient et surtout de l'idée claire à elle-même qui caractérise l'émergence de la pensée grecque. En un mot : que c'est par la connaissance réflexive de soi, la conscience que l'homme a de lui-même comme esprit, que tout symbolisme est dissout pour faire régner la clarté du concept. Et c'est Œdipe qui réalise cette dissolution, qui est la mort de la Sphinx. Par l'opération auto-référentielle du « connais-toi toi-même », Œdipe réussit une sortie d'Égypte.

2 S. Freud, *Cinq psychanalyses*, PUF, Paris, 1971, p. 349.

« Je suis parvenu au point où je dois abandonner l'appui que m'a jusqu'ici offert le cours de l'analyse. Je crains que ce ne soit aussi le point où le lecteur me retire sa foi. »<sup>3</sup>

3 Ibid.

Et enfin la scène :

« Ainsi, il venait de dormir dans son petit lit dans la chambre de ses parents et s'éveilla, **peut-être** à cause de la montée de la fièvre, l'après-midi, **peut-être** à cinq heures [...]. Que les parents se soient retirés à demi dévêtus pour une sieste diurne, voilà qui cadrerait avec l'hypothèse d'une chaude journée d'été. En s'éveillant, il fut témoin d'un *coïtus a tergo* trois fois répété, il put voir l'organe de sa mère comme le membre de son père et comprendre (*verstand*) le processus comme sa signification (*Bedeutung*). »<sup>4</sup>

4 Freud, *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 350, note 3.

Si nous nous en tenions là, il n'y aurait pas le moindre après-coup. Mais au mot *Bedeutung*, précisément, Freud accroche tout de suite une petite note :

« Je veux dire qu'il le comprit à l'époque de son rêve, à 4 ans, non au temps de l'observation (*Beobachtung*). A un an et demi, il recueillit les impressions (*Eindrücke*) **dont la compréhension après-coup** (*nachträgliches Verständnis*) lui fut rendue possible à l'époque du rêve du fait de son développement, de son excitation et de son investigation sexuelle. »<sup>5</sup>

5 Ibid., p. 399.

Donc ici, c'est l'Œdipe qui intervient pour **donner signification** à ce qui jusque-là restait à l'état **d'impression**. La scène du coït parental estival des Pankejeff est très explicitement l'objet d'une **reconstruction** de Freud, et il y a à cet endroit abondance de questions. Freud ne se les épargne pas. Cette scène reconstituée a-t-elle eu lieu, oui ou non ? Est-elle un fait proprement historique, ou un pur et simple montage du patient que l'analyse permettrait d'atteindre comme fantasme ?

« Je n'oserais pas me prononcer là-dessus, écrit Freud. Je dois l'avouer, je porte déjà très haut au crédit de la psychanalyse qu'elle en soit venue à poser de pareilles questions. »<sup>6</sup>

6 Ibid.

Pour écrire quelques lignes plus loin :

« J'aimerais certes moi-même savoir si la scène primitive, dans le cas de mon patient, était un fantasme (*Phantasie*) ou un événement réel (*reales Erlebnis*), mais eu égard à d'autres cas semblables, on peut dire qu'il n'est au fond pas très important que ceci soit tranché. »<sup>7</sup>

7 S. Freud, *Cinq psychanalyses*, op. cit.

En somme pourquoi donc vouloir savoir ce qu'il n'est pas très important de trancher ? Pourquoi tant d'efforts (jusqu'au tableau chronologique qui clôt cette longue observation), si c'est pour s'en laver les mains ? Remarquons que, loin de basculer au bout du compte d'un côté ou de l'autre, Freud n'a de cesse de rester au point vif de cette interrogation : qu'est-ce qu'il y a **de réel** dans tout ça ?

Reprenons : A vingt-cinq ans, l'homme-aux-loups raconte son rêve, le rêve de ses quatre ans. Mais dans ce retour en amont, Freud est contraint, par tout ce qu'il a déjà élaboré, de remonter un cran de plus : non pas celui où les impressions se sont organisées en significations (ça, c'est le temps du rêve), mais le moment où ces impressions se sont effectivement imprimées : quelque chose comme **un événement non subjectivé**. La trace une fois effectuée, l'appareil psychique prendra le relais et aura à gérer le destin de cette trace, autant en fonction de ses propres nécessités internes qu'en fonction d'autres traces à venir ultérieurement. Ainsi **c'est vers ce non-clos inaugural de la**

### cause de la trace que Freud est aspiré.

Résumons : l'hypothèse freudienne de l'inconscient implique le transfert. Le transfert désigne ceci, qu'une vérité est conçue comme un savoir, et que dès lors un Sujet peut lui être supposé (ce qui, certes, n'est pas un phénomène propre à la psychanalyse). Et que la vérité soit ainsi conçue comme un savoir, cela comporte une conséquence psychologique : dans le transfert, non seulement un Sujet est supposé à la vérité conçue comme savoir, mais encore ce savoir, on s'en fait pour ainsi dire une idée, bref on se le représente.

Ce n'est pas qu'on estime le connaître, en tout cas pas dans la névrose, mais on peut en imaginer l'étoffe. Seulement, il n'y a aucune raison de penser que cette étoffe imaginée soit isomorphe à la vérité. En d'autres termes, il s'agit de distinguer l'opération par laquelle la vérité est conçue comme un savoir, de sa conséquence psychologique.

**Il résulte de cette distinction que le gain de savoir conscient obtenu au cours d'une analyse est gain dans le savoir qu'on a imaginé à la place de la vérité, et non pas gain dans la vérité.** Ainsi, la reconstitution historique (combler les lacunes et rétablir une chaîne causale), qu'un patient peut considérer comme son acquis dans l'analyse, n'a pas nécessairement de rapport avec la vérité qui, dans cette analyse, a effectivement opéré. Mais il convient de souligner que ce que je dis là est une considération que je fais moi aussi après-coup et qui suppose que j'en sois à une autre idée de ce qui opère dans l'analyse.

#### UNE AUTRE CONCEPTION DE L'ANALYSE : TOUS LES SAVOIRS NE SE VALENT PAS

C'est la conception selon laquelle ce qui opère dans la pratique n'est pas le sens, mais la matérialité du signifiant. Cette conception est « indémontrable » et certainement seule l'expérience d'une cure peut emporter la conviction de cette conception. Parce que, pour celui qui a traversé cette expérience, ne pas l'admettre est une façon de protéger la valeur phallique du savoir qu'il a acquis, et de maintenir l'impasse quasi perverse dont il a signé la fin de sa cure.

Que ce qui suit ne puisse emporter la conviction que par l'expérience, ne dispense pas de jeter quelque lumière sur ce qu'on appelle signifiant, et qui serait donc comptable des effets produits dans une cure.

Avant d'aller plus loin qu'est-ce que le signifiant ?

Prenons le risque de rappeler ici en quelques minutes près de 15 ans de théorisation lacanienne !

C'est certainement le point le mieux connu, celui qui a fait la fortune de l'enseignement de Lacan tout en générant, comme il se doit, l'embrouille la plus générale. Personne pour ignorer qu'il vient de Saussure (Lacan lui-même ayant fait la plus vive publicité au saint patron de la linguistique moderne). En dépit de multiples avertissements sur les dangers de confusion à cet endroit, il aura fallu attendre 1986 pour qu'un linguiste, Michel Arrivé, fasse une mise au point sous le titre « *Signifiant saussurien et signifiant lacanien* »<sup>8</sup>. On peut lire l'essentiel de l'opération lacanienne concernant « le signifiant » dans le texte clef « *L'instance de la lettre dans l'inconscient* » (1957).

Au dire de Lacan donc, l'« algorithme » (le mot est de lui, chiffré et récurrent dans son enseignement) lancé par Saussure au fonde-

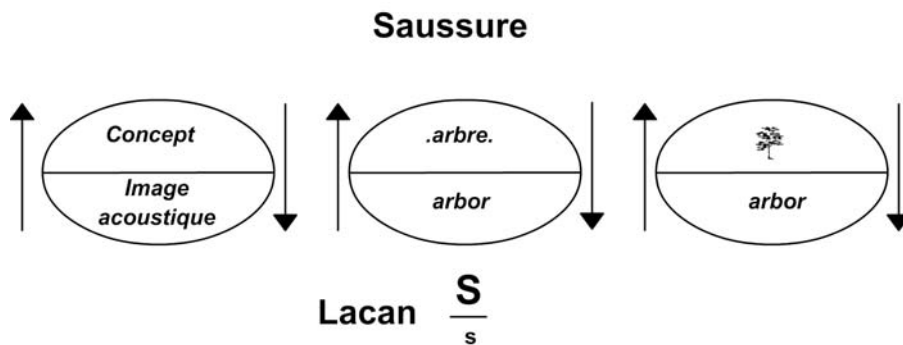
<sup>8</sup> Arrivé Michel, *Linguistique et psychanalyse*, Klincksieck, Paris, 1986, p. 123-143.




S

ment de la linguistique moderne est le suivant : s qui se lit : signifiant sur signifié, le « sur » répondant à la barre qui en sépare les deux étapes.<sup>9</sup>

Évidemment, il suffit de parcourir, même furtivement, le *Cours de linguistique générale* pour voir qu'il n'en est rien. La première édition du CLG (dite du nom des transpositeurs « Bailly-Sechehaye ») propose trois schémas du signe saussurien :



où « concept », « arbre » et «  » sont présentés comme *signifiés* et respectivement « image acoustique », « arbor » et « arbor » comme *signifiants*.

Ce qui peut alors se voir comme le nez au milieu de la figure en reprenant l'algorithme lacanien, c'est que le signifié chez Lacan chute dans les dessous (et se voit réduit à son bas-de-casse acrophonique : s), tandis que le signifiant est promu à la portée supérieure et flanqué d'une capitale, toujours aussi acrophonique : S. Le trait qui bouclait la définition saussurienne du signe comme telle, et les flèches droites et gauches qui accentuaient le fait que la barre transversale était à lire autant comme trait d'union que comme trait de séparation disparaissent du même coup.

Observons que pour un « algorithme », c'est-à-dire une petite machine de haute précision, cela fait beaucoup de différences.

Ainsi Lacan fait dès le départ valoir une **autonomie du signifiant** dont les découpages prévalent dans la production de significations dans lesquelles apparaissent alors, et alors seulement, des découpages dans le signifié,

« seules les corrélations du signifiant au signifiant y donnent l'étalon de toute recherche de signification »<sup>10</sup>

tandis que le signifié est supposé ne connaître qu'« un glissement incessant **sous** le signifiant ».

C'est dans son séminaire sur les psychoses qu'il avancera la notion de « point de capiton » pour désigner un type hautement local d'attache du signifiant au signifié.

« Je n'en sais pas le compte, disait-il encore en 1955, mais il n'est pas impensable qu'on arrive à déterminer le nombre minimum de points d'attaches fondamentaux entre le signifiant et le signifié nécessaires à ce qu'un être humain soit normal et qui, lorsqu'ils ne sont pas établis, ou qu'ils lâchent, font le psychotique. »<sup>11</sup>

Donc si l'on confère à l'algorithme proposé par Lacan une fonction de matrice, elle revient au signifiant qui découperait, qui « informerait » les flots du signifié, ce signifié dont **il n'y a pas de moyen de savoir**, hors les voies du signifiant, s'il est ou non segmenté.

<sup>9</sup> Lacan Jacques, *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 497.

<sup>10</sup> Lacan Jacques, *Écrits*, op. cit., p. 502.

<sup>11</sup> Lacan Jacques, *Les psychoses*, p. 304.

Tout cela vous semble peut-être archi connu. Ce qui va venir l'est moins et source de nos débats.

En dépit de fréquentes ambiguïtés, Saussure affirme plusieurs fois clairement et de façon indéniable que « le lien unissant le signifiant et le signifié est radicalement arbitraire » assertion combattue par Benveniste pour qui cette notion ne sert à rien. Or c'est par là que s'introduit **la question du sujet** qui vient faire toute la différence de façon implicite chez Saussure mais de façon fondamentale chez Lacan.

Saussure distingue entre l'« **arbitraire relatif** », celui où les mécanismes de la langue règlent une partie de la fabrication du signe (ainsi vingt est immotivé, mais dix-neuf ne l'est pas au même degré parce qu'il évoque les termes dont il se compose et d'autres qui lui sont associés [...] pris séparément, dix et neuf sont sur le même pied que vingt, mais dix-neuf présente un cas de motivation relative), et l'**arbitraire absolu** », où la langue se révélerait incapable d'expliquer rationnellement la production d'un mot, celle-ci renvoyant alors à un impensable sujet que vient justement désigner l'expression « arbitraire absolu ».

Or, si l'on veut bien admettre qu'« arbitraire » appelle la notion d'acte, alors quel pourrait bien être **le moment** de cet acte où se trouveraient conjoints, arbitrairement donc (c'est-à-dire de façon « immotivée ») **un** signifiant et **un** signifié ? On s'aperçoit tout de suite que c'est l'espace même de cette question qui n'existe pas puisqu'elle suppose un temps, aussi bref qu'on le voudra, où un sujet aurait en sa possession **un** signifiant d'un côté, **un** signifié de l'autre, sans être pour autant encore en possession du signe où ces « deux »-là trouveraient alors, et alors seulement, à se rejoindre. Voilà la vraie difficulté. D'ailleurs Saussure s'est toujours soigneusement gardé d'utiliser le mot « conventionnalisme ». Le conventionnalisme suppose en effet que soient disponibles un thesaurus (un « trésor ») d'unités linguistiques prédécoupées, et un monde d'objets eux-mêmes prédécoupés, la mise en relation unité par unité pouvant alors être envisagée comme strictement conventionnelle. Lui qui récusait la notion de langue comme nomenclature mettant en rapport des mots et des choses ne pouvait en aucun cas user tranquillement de ce vocable.

Si bien que le mot « arbitraire » prend un tout autre relief s'il est vrai qu'il désigne, à proprement parler, un acte impossible dans la mesure où il implique l'antériorité d'un signifié et d'un signifiant au signe qui est par ailleurs seul à leur donner une existence localisée.

Nous sommes donc conduits à penser que ce mot « arbitraire » fonctionne comme un **mythe d'origine**, aussi nécessaire et impossible que le meurtre du père freudien.

Pourquoi donc un tel mythe d'origine – si c'est bien le cas – chez Saussure ?<sup>12</sup> On ne peut ici que risquer une hypothèse : comme bien d'autres mythes de cet ordre, **celui-ci vise à dégager la place d'un sujet**, précisément d'un sujet fabricant de langue. La grande opposition saussurienne langue/parole ne suffit pas en effet pour rendre compte de la perpétuelle mouvance d'une langue, de l'incessante création de signes nouveaux par accolements de signifiants **déjà disponibles** (déjà fragmentés, localisés) à des signifiés eux-mêmes **plus ou moins préexistants**. Dans ce creuset inventif de la langue, Saussure ne peut faire moins que d'y **loger un sujet**, mais au lieu de l'avancer sous ce terme bien difficile à soutenir pour lui à ce moment-là, il nomme le mode d'acte selon lequel il opère : arbitraire.

12 Voir l'ouvrage de Guy Le Gaufey, *L'incomplétude du symbolique*, E.PEL, Paris, 1996.

En revanche Lacan revient et insiste sur la question qui est la sienne dans cette « *Instance de la lettre* », soit celle du sujet puisqu'il s'agit dans tout cela, non de théoriser sur la langue et ses structures, mais de voir en quoi **la mise en œuvre de la langue entraîne la détermination d'un sujet.**

« Mais tout ce signifiant, dira-t-on, ne peut opérer qu'à être dans le sujet. C'est bien à quoi je satisfais en supposant qu'il est passé à l'étage du signifié. »<sup>12</sup>

Si Lacan a pris la précaution de faire sauter l'ovale qui bouclait le signe saussurien ainsi que les flèches qui « soudaient » signifié et signifiant, il n'en reste pas moins que son algorithme à lui continue d'être celui du signe et ne permet pas de prendre **à part** un quelconque signifiant sans son signifié. Il faut attendre 1961 et son séminaire sur *L'identification* pour voir clairement exprimées des définitions du signe et du signifiant qui autorisent des traitements séparés.

« Ce dont il s'agit doit être proprement, dans l'identification, le rapport du sujet au signifiant. »<sup>13</sup>

Avec l'opération « identification », Lacan se sent appelé à régler une question dont il pouvait savoir qu'elle était fort mal entendue. Il est bien vrai aussi que ce terme de sujet est particulièrement équivoque dans la langue française, accueillant aussi bien le sujet de thèse que le sujet du roi d'Espagne, sans oublier le sujet transcendantal, le psychologique, le phénoménologique, etc. La chose se précise encore dans le cours de la même première séance.

[...] rien d'autre ne supporte l'idée traditionnelle philosophique d'un sujet, sinon l'existence du signifiant et de ses effets [...] une telle thèse [...] exige que nous essayions d'articuler d'une façon plus précise comment nous concevons effectivement cette dépendance de la formation du sujet par rapport à l'existence d'effets du signifiant comme tel.<sup>14</sup>

Le signifiant comme tel. Nous sentons que nous retombons à nouveau dans l'aporie rencontrée plus haut : comment donc se saisir « **du signifiant comme tel** » puisque nous ne lui connaissons pour l'instant aucune existence localisée hors le signe où il jouxte sans arrêt son signifié. C'est ici aussi, dans ce séminaire du 6 décembre 1961, que Lacan introduit tout crûment sa question :

« Qu'est-ce que c'est qu'un signifiant ? » (Non plus « le », mais « un » signifiant.)

Première réponse :

« pour supporter ce qu'on en désigne, il faut une lettre [...] et je vais tâcher de vous montrer dans la lettre justement cette essence du signifiant par où il se distingue du signe ».

L'écriture se trouve donc tout à coup introduite dans l'abord de la question du signifiant.

C'est-à-dire que le signifiant **littérialisé** n'est plus ce qui est à poser comme étant logiquement *avant* le signe (comme l'un de ses constituants), mais ce qui surgit de l'*effacement* du rapport entre le signe et sa chose, son référent, ce que Lacan appelle

« les diverses « effaçons » — si vous me permettez de me servir de cette formule — dont vient au jour le signifiant, [qui] nous donneront les modes majeurs de la manifestation du sujet. »



Ainsi donc signe et signifiant commencent à trouver leur statut respectif.

Un sujet peut alors se révéler lorsque le signe « effacé », rendu incapable de dire de quoi il est la trace, laisse apparaître, non plus **le** mais **un** signifiant.

De 1964 à 1967 l'effort de Lacan portera sur le fait fondamental du transfert, à entendre désormais comme la supposition de l'existence d'un sujet au lieu de l'Autre. Le S.s.S., (Sujet supposé Savoir) ce sera l'Autre en position de sujet et se trouveront désormais séparées avec le maximum de clarté deux acceptations du sujet :

- un sujet vacillant, évanouissant, « aphanistique », qui ne perdure pas puisqu'il n'est conçu que représenté par un signifiant pour un autre, et qui est rigoureusement « séparé » de l'Autre dans lequel il s'aliène en ne pouvant être que du fait de sa représentation signifiante : S barré §

- un sujet fixe, increvable, lieu du tout savoir, pour lequel les signifiants représentent quelque chose (et donc forment signes en s'accolant, du coup, à des signifiés), et qui se trouve au lieu de l'Autre : S.s.S., sujet-supposé-savoir.

Puis la formule du sujet représenté par un signifiant pour un autre restera d'actualité mais se trouvera supplémentée, dès le séminaire du 27 novembre 1968, par un élément lui-même riche de conséquences : **la paire ordonnée**, dont la particularité d'écriture autorisera et ce n'est pas rien que le savoir se présente comme concaténation réglée de signifiants qui ne recèle aucun sujet.

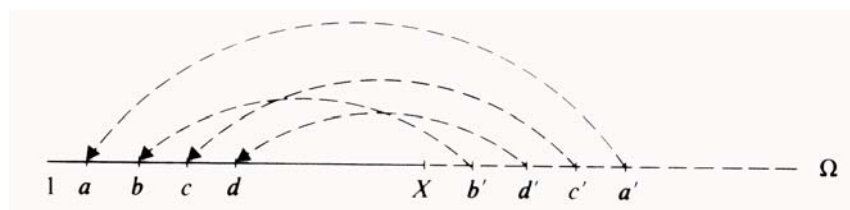
#### La paire ordonnée

$$S \rightarrow (S \rightarrow A)$$

$$\{ \{S_1\}, \{S_1, S_2\} \}$$

Après cette courte mise au point essayons de nous figurer par un schéma (ce n'est pas parce que je ne peux pas me représenter quelque chose, un point à l'infini par exemple que je ne peux pas me le figurer) quelle est son incidence dans une conception de la cure où tous les savoirs ne se valent pas.

Mettons à l'épreuve cette conception de l'analyse selon laquelle l'« histoire » du sujet serait cette fois **une suite non finalisée et discontinue de donnes**, où des places jusque-là muettes se symbolisent dans l'après-coup de l'interprétation.



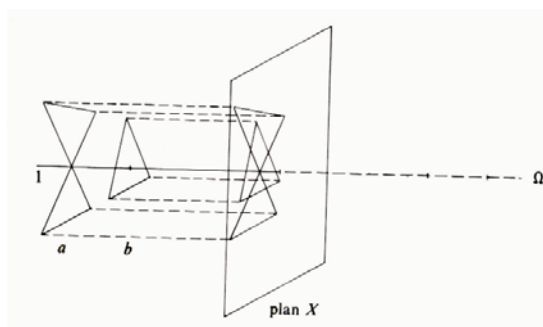
Cette fois-ci la succession  $b', d', c', a'$ , des temps de l'interprétation dans l'analyse, ne coïncide pas avec la succession  $a, b, c, d, \dots$ , qui est celle des donnes dans le passé non téléologique du patient, c'est-à-dire dans son histoire « effective ». Par rapport au premier diagramme, le deuxième abandonne la continuité du temps aussi bien que son orientation finale ; mais il conserve sa linéarité et demeure ainsi problématique.

Reste à envisager quel serait le lien — distinct d'une finalité —

qui, de la succession des donnes et éventuellement de leur « correction » dans le transfert, ferait structure. C'est-à-dire, comment la suite  $a, b, c, d, \dots$  donnerait  $X$ , et comment la répétition (dans le désordre) de cette suite, en  $b', d', c', a', \dots$ , transformerait  $X$  en  $\Omega$ .

Considérons donc chaque temps  $a, b, c, d, \dots$  comme une donne symbolique qui peut se représenter par un graphe plan à «  $n$  » sommets ; les temps  $a', b', c', d', \dots$  modifient chacun de ces graphes en les transformant, par exemple, en graphes à  $n + y$  sommets. Nous pouvons représenter l'intégration structurale de ces temps, par exemple à l'aide d'un modèle optique qu'avait proposé en son temps Contardo Calligaris. Nous supposons une lumière  $L$ , telle que sur le plan  $X$  les graphes  $a, b, c, d, \dots$  se projettent en un seul graphe qui fait d'eux une seule structure. On peut concevoir par exemple, que sur le plan de projection  $X$ , des arêtes se croisent et que les croisements deviennent, ou pas, de nouveaux sommets, sans compter qu'une telle projection multiplie les parcours possibles d'un sommet à un autre, rapproche des sommets autrement éloignés et inversement, ou même superpose des sommets et des arêtes.

Notre diagramme se dessine alors :



Cependant ce diagramme prête encore à une sérieuse objection car finalement on garde l'idée que les différents parcours partiels d'une structure ( $X$ ) qu'on emprunte ponctuellement dans le transfert seraient des strates autonomes **où les strates se superposent et ne se confondent pas**. Nous sommes là dans une approche dirons-nous archéologique qui correspond assez bien à l'idée communément développée d'un inconscient considéré comme un empilement d'éléments passés ou d'une sorte de cave dans laquelle il faudrait descendre pour en remonter les souvenirs. En somme ce diagramme, une fois développé jusqu'à son impasse, suppose lui aussi que nous considérions les effets produits dans la cure – j'entends par là **des symbolisations de places par un dire** – comme des élucidations, voire des « corrections », de mauvaises donnes du passé. C'est comme si nous considérions qu'un état de la structure de celui qui se soumet à une cure vaut comme donne initiale, éventuellement mauvaise, mais avec laquelle il s'agirait de jouer.

C'est justement cela que la logique du signifiant nous conduit à abandonner. A savoir la représentation du processus analytique en référence à un temps discontinu, mais aussi celle à un temps linéaire, qui maintient l'analyste dans l'illusion d'un travail d'archéologue. Soyons clairs, il ne s'agit pas de nier l'importance du passé. Le « passé » compte, dans une vie, pour le sens qu'il donne aux contraintes du présent, et, dans une analyse, parce que en parler, voire même croire en son effectivité, est l'occasion de nouer le lien du transfert jusqu'à permettre qu'une parole se dise qui modifie les contraintes du

présent. Mais envisageons plutôt par la logique du signifiant qu'introduit Lacan que l'analyste est un terrassier, ou un architecte d'aménagement urbain : il n'a pas affaire au temps d'une vie, mais à l'espace d'une structure ce qui convie à une autre approche du temps.

Dès lors, la structure, nous pourrions nous la représenter comme un graphe complexe, à trois dimensions, si l'on veut. Dans ce graphe, les sommets seraient des signifiants, c'est-à-dire des places où des signifiants (S1) peuvent, pour une chaîne du graphe (S2), représenter un Sujet ; et les arêtes seraient les parcours selon lesquels un S2 (soit une chaîne) peut, par rétroaction, faire qu'un S1 représente un \$ à telle place.

On peut imaginer le fonctionnement d'un tel graphe en le comparant à celui d'un ordinateur-hôte, comme on en rencontre, par exemple, dans certains métros ou dans de grandes expositions. Quand on consulte un tel ordinateur, en effet, on peut tout à fait ignorer le lieu où l'on se trouve : c'est en appuyant sur la touche correspondant à un endroit quelconque du plan des lieux (un graphe, justement), qu'un parcours – en l'occurrence toujours le plus bref – s'allume rétroactivement jusqu'au lieu où se tient le voyageur.

Envisageons dans la cure ce quelconque endroit autre comme un signifiant à la cantonade qui résonne de la place du transfert : à partir de ce signifiant, une chaîne s'allume jusqu'au lieu où le consultant ne savait peut-être pas qu'il était.

Mais une nouvelle difficulté surgit : celle de la fin... de la cure.

Alors reprenons. Ce qui pouvait faire office de fin propre à une psychanalyse selon le premier diagramme, était de l'ordre soit de l'épuisement, soit de l'orthopédie : une cure se dirait, dans ce cadre, terminée quand une histoire serait reconstituée sans lacunes. Dans une conception de l'analyse qui s'appuierait sur l'idée de la structure comme graphe, on ne sortirait pas non plus de cette alternative : la fin de la cure serait un épuisement du graphe. Ou on dirait que la cure est terminée quand le remaniement du graphe donne des résultats satisfaisants du point de vue du « bien-être ».

Ce n'est pas là le seul point commun entre le premier diagramme et le dernier. L'inconscient qui était, dans la première conception, le dépôt des lacunes de la mémoire, devient, dans la seconde, le graphe des arêtes et des sommets désaffectés. C'est dire qu'au fond les deux conceptions conservent à l'inconscient une détermination « substantielle », comme lieu d'un dépôt ou d'une écriture, fût-ce celle de souvenirs ou de signifiants déterminés, liés entre eux.

Cela veut dire que si l'analyste reconnaît à l'inconscient le statut d'une substance et en dernier ressort d'un objet de connaissance, s'il conçoit la vérité comme une « substance », lieu de dépôt – même organisé – d'éléments discrets et morphologiquement déterminés, c'est qu'il soutient la supposition de cette vérité comme un savoir ; car – en vérité – il y a alors quelque chose à connaître. Finalement, l'analyste qui croit en l'inconscient, en son existence substantielle, propose, qu'il le veuille ou non, une forme à un savoir supposé être la vérité. Plus : il accrédite la possibilité d'une adéquation entre savoir et vérité.

Il en découle des conceptions de l'analyse qui se trouvent à l'origine d'expressions qui ont eu et ont cours, telles : « les signifiants d'un sujet », au sens de « l'inconscient de quelqu'un ». En effet, si la structure est un graphe, pourquoi l'inconscient d'un sujet ne serait-il pas un réseau de sommets et d'arêtes de ce graphe ? Voire, pourquoi ces

sommets ne seraient-ils pas gardés par des signifiants déterminés, ceux justement du sujet ?

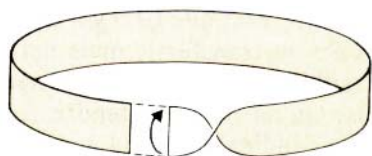
En revanche, si l'inconscient est une hypothèse solidaire du transfert, et non une substance, alors que sont les prétendus « signifiants d'un sujet » ? Disons qu'ils représentent une nouvelle forme, rien de plus, du gain de savoir qui se disait auparavant comme reconstitution d'une histoire. L'analysant peut faire son savoir d'un signifiant déterminé, qu'une interprétation a arrêté, et il peut le considérer éventuellement comme **un** de ses « signifiants inconscients », mais cela relève des conséquences attendues du transfert, et ne signifie en rien qu'un tel signifiant soit un « signifiant inconscient », ou même que des « signifiants inconscients » existent. Je veux dire que rien ne prouve que la détermination morphologique d'un signifiant considéré après coup comme « inconscient », précède l'interprétation.

Dès lors nous sommes conduits à soutenir que dans l'acte analytique, ce qui est efficace, ce qui opère, n'est pas le rappel, voire la révélation ou la rencontre avec un morphème signifiant déjà inscrit ; mais plutôt le forçage d'un nouveau parcours symbolique. Que ce forçage se fasse par le biais du signifiant, c'est certes ce qui induit à penser que le signifiant comme tel – par sa détermination matérielle – le produit.

Si l'on considère que l'interprétation fait exister des signifiants au départ quelconques, la fonction analyste s'en trouve transformée. Car l'analyste ne saurait concevoir ses interventions comme des tentatives pour repérer **ce qui serait déjà là en dépôt** : elles visent plutôt une modification de la structure, dont il est responsable.

Plus, l'analyse devient difficilement quantifiable, car le processus est alors qualitatif et le temps non cumulable : la durée d'une cure est le temps qu'il aura fallu à un sujet pour aller au bout de l'expérience qu'il tente. Rien ne peut être décidé a priori, ni la durée de la cure, ni le nombre des séances, ni l'espacement de celles-ci, puisque tout obéit à la contingence d'une expérience effective. Les dénommées deuxième ou énième tranches ne s'additionnent pas, mais valent dans leur singularité.

C'est ici que la topologie nous apporte pleinement son appui. Considérer la structure comme topologique — structure étant à entendre comme les positions relatives du Réel du symbolique et de l'imaginaire — permet de considérer la structure comme la forme singulière d'une « nappe » langagière dont les éléments discrets ne font pas partie de sa détermination singulière. Un exemple permettra de mieux le saisir : choisissons comme « forme » une bande de Moebius et décidons qu'elle permet de symboliser ce qu'il en est de l'inconscient. C'est — comme on le sait — une surface structurée, à une seule face et à un seul bord obtenue par une torsion d'un demi-tour ou d'un nombre impair de demi-tours appliqué à une bande biface.



Il est impossible d'indiquer sur la bande le lieu de cette demi-torsion : celle-ci est la détermination essentielle de la bande sans être attribuable à aucun lieu discret. Si nous coupons transversalement la bande, la transformant ainsi en une surface plane, nous pouvons dire

que la coupure a eu lieu à l'endroit de la demi-torsion : mais ceci ne vaut **qu'après coup**. Avant la coupure, on n'aurait aucunement pu désigner le lieu où elle s'est produite comme étant le lieu de la demi-torsion sur la bande. Cet exemple simple permet de saisir **qu'un lieu discret déterminé, d'une structure qui serait une « forme », peut n'exister en tant que discret que dans l'après-coup ou – si l'on préfère – à l'occasion d'une opération qui a modifié la structure**. Cela non sans ajouter que, même après une telle opération, le lieu discret ainsi porté à l'existence **ne fait pas partie des traits spécifiques de la nouvelle structure produite**.

Au point où nous en sommes arrivés nous pouvons risquer, concernant le temps, quelques hypothèses sur ce que nous autorise à dire le signifiant lacanien et la conception de la cure qui en découle.

Qu'est-ce qui caractérise un comportement comme langage puisque le langage n'est pas nécessairement verbal. Indépendamment de tout signifié, on voit un comportement comme langage si on le suppose à l'avance « pointé » (un geste par exemple) et si l'on suppose **qu'il anticipe** et pose comme signifiant un autre comportement, lui-même pointé du seul fait d'être posé comme signifiant. Ainsi il n'y a pas d'acte d'énonciation, pas de langage, sans temporalité et anticipation : un geste qui ouvre vers un autre geste, une forme qui « annonce » une autre forme... Le temps apparaît d'abord comme **l'acte d'anticipation** qui pose le signifiant dans sa signifiante et le fait advenir. Sans cet acte d'anticipation, il n'y aurait pas d'ouverture du temps et de jet des trois ex-stases du passé, du présent et du futur. Par exemple pour « L'homme qui attendait un taxi », ou « L'homme, qui attendait un taxi... » (la ponctuation essayant de noter ces phénomènes toniques ou le suspens). Lacan lui-même a parfois souligné la valeur signifiante de l'articulation tonique qui est la « résonance » même du corps que la poésie multiplie.

A quoi pourraient correspondre les trois ex-stases du temps passé, présent, futur ?

Le premier « moment », serait le réel de Lacan. Le réel en tant que passé immémorial. Ce qui est re-jeté (forclos, dira aussi Lacan). Ce dont on est re-venu. Même le réel à venir est déjà passé. Il est précisé-ment « ce qui est déjà passé ». « Le réel, dit Lacan, c'est ce qui revient toujours à la même place ». Le réel est le déjà passé, ce qui re-passe. Dans l'ordre du signifiant ce retour n'est pas ressassement, mais répétition, et sur-prise. Souffrance, douleur même. Nous pouvons aisément dire ce à quoi ne se réduit pas la répétition : à la constance des habitus et des traits de caractère, aux schèmes de comportement, à la prévalence de tel type de relation d'objet (orale, anale), à la permanence d'un mode de jouissance (masochique par exemple). « Les clichés, note Freud dans *La dynamique du transfert*, se répètent régulièrement au cours de la vie ».

Repérer de tels clichés, éventuellement en faire prendre conscience au patient non seulement est inefficace mais peut être le plus sûr moyen de laisser hors d'atteinte le fantasme. Ce qui se répète, et non ce qui se ressasse, est ce qui n'a pas eu lieu, n'a pas trouvé son lieu et qui, n'ayant pas réussi à advenir n'a pas existé comme événement psychique. Le « non-lieu » en justice absout le sujet de ses actes. Là est le paradoxe de la répétition. On répète comme au théâtre mais dans



l'absence, le vide de tout texte. On répète du hors texte, de l'incrûté, non de l'imprimé — ce qui est bien autre chose que les notes de bas de page ou les mots éparés et les gribouillis inscrits dans les marges, qui sont, eux, autant de signes bénins du refoulé.

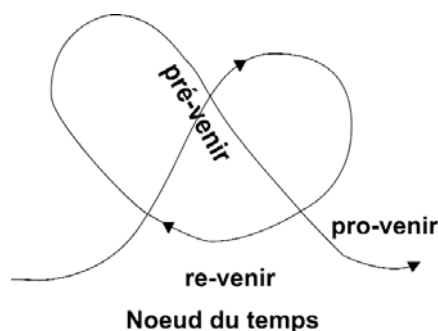
Ainsi que le propose Alain Juranville, le symbolique serait le présent<sup>13</sup> (l'objet symbolique n'est-il pas ce qu'on garde, faute de mieux, et qui porte la coupure du présent ?). On n'en est pas revenu et il ne revient pas, mais il pré-vient. Au sens d'abord où il vient à l'avant de nous, où il est à la « pointe » de nous-mêmes et dit aussitôt ce que nous voulions dire peu à peu ou ne pas dire. Au sens aussi où il nous « met en garde » à l'avance, face à ce qui peut venir, pro-venir. Dans un article ancien, Émile Benveniste a fortement souligné cette valeur du préfixe pré- et de la préposition *prae* en latin, et qui l'oppose à la préposition *pro* comme autre façon d'indiquer ce qui est devant, à l'avant. A la différence de *prae*, *pro* indiquerait un « au-dehors, à l'extérieur » : C'est un « en avant » réalisé par un mouvement de sortie ou d'expulsion hors d'un lieu supposé intérieur ou couvert.

Le troisième « moment », commencerait au-delà de la pointe du présent, c'est celui de l'imaginaire. L'imaginaire est le futur, comme l'acte même de l'anticipation qui ne cesse de se produire, de pro-venir. Non plus ce qui est rejeté, mais ce qui est pro-jeté. La prévision, qui clôt à l'avance l'avenir, n'est pas la provision, qui l'ouvre comme futur. Le futur hale le passé, le faisant ad-venir. Le passé ne passe pas tout seul, il faut le tirer. Le futur, comme acte d'anticipation, pro-duit l'avenir.

Ainsi pourrions-nous dire que le passé est ce qui revient, le présent ce qui prévient, le futur ce qui provient. Dès-lors le sujet pris dans le nœud du temps est, dans ce qui est pro-jeté, ce qui pro-jette encore.

De même que la théorie lacanienne nous invite à approcher la notion de corps non plus comme un organisme qui fonctionne mais en revanche comme l'ex-sistence d'une consistance qui fait nœud, qui con-siste, ne sommes-nous pas conduits à entrevoir que le temps qui lui aussi fait nœud, c'est le corps. Ou mieux c'est parce qu'il y a un nœud, un nœud du temps qu'un corps apparaît.

Le temps qui prend corps ne cesse de faire nœud, de pro-venir, puis de re-venir sur lui-même, de pré-venir (passer par-dessous puis par-dessus ou inversement), et de pro-venir de nouveau.



Pour terminer et pour illustrer ce propos je ne peux m'empêcher de citer de nouveau le travail de Jacques Bres<sup>14</sup> sur l'imparfait dit narratif. Il faut se rappeler tout d'abord les deux représentations du temps différentes qu'expriment le passé simple et l'imparfait de l'indicatif. Le passé

simple représente l'action en incidence (il chanta) c'est-à-dire que je vais inscrire le procès « il chanta » à partir d'un point d'incidence, c'est le moment où l'acte de chanter commence. Quand je dis « il chantait » je représente l'action de chanter non pas à partir de son point d'incidence mais au-delà de ce point et en deçà de ce que l'on appelle la borne terminale ou la clôture terminale c'est-à-dire dans son cours. Donc l'imparfait représente le temps comme sans arrêt arrivant et glis-

<sup>13</sup> Voir Alain Juranville, *Lacan et la philosophie*, PUF, Paris, 1984, p.385.

<sup>14</sup> Jacques Bres, est professeur de sciences du langage à l'université Paul-Valéry Montpellier III, où il dirige le groupe de recherche Praxiling, membre de l'unité CNRS 5191 ICAR. Ses travaux portent sur le temps verbal, le dialogisme, la textualité narrative, la diglossie franco-occitane. Il aborde ces objets en faisant travailler la notion d'actualisation (*De l'actualisation*, en collaboration avec J.-M. Barberis et P. Siblot, CNRS éditions, 1998) qui questionne l'articulation langue/discours. Il montre que l'effet de sens narratif ne tient pas au seul emploi de l'imparfait, mais découle de l'interaction discordante entre la demande du discours et l'offre aspectuelle de l'imparfait.

sant vers le passé vers ce qui est devenu décadent dit le grand linguiste Gustave Guillaume. Donc deux représentations du temps différentes. Le passé simple serait une représentation qui va du passé vers le futur alors qu'avec l'imparfait nous avons une représentation décadente, c'est-à-dire du temps qui arrive qui vient et qui sans arrêt glisse vers le passé qui engloutit tout.

Ainsi parmi les centaines d'occurrences que cite Jacques Bres nous trouvons celle-ci qui illustre parfaitement ce qui nous occupe. Elle est tirée de *L'écume des jours* de Boris Vian chapitre XIV. Il s'agit du premier rendez vous de Colin et de Chloé dans un parc sur un banc.

« Elle tourna la tête et Colin lui embrassait les lèvres ».

La discordance des temps ici est énorme. Comme si avant même qu'elle ait fini de tourner la tête Colin était déjà en train de l'embrasser. On ne peut que penser à certains tableaux cubistes de Picasso par exemple où par les déformations que permet le cubisme l'homme peut embrasser l'être aimé tout en étant lui de dos.